

MINES DE RIEN  
DÈS 13 ANS

## PISTES D'EXPLOITATION



Étudier de manière plus approfondie le bégaiement, ses causes, ses traitements possibles, ses conséquences néfastes dans la vie de tous les jours (comme, dans une scène du film, la simple commande de consommations dans un bar).



Aborder le principe de l'alter ego dans le domaine du cinéma (Antoine Doinel pour François Truffaut), mais aussi de la littérature. Avec la particularité ici que ce soit le scénariste qui ait inspiré et joue le rôle principal, et non le réalisateur, qui a cependant sans doute aussi "mis de lui" dans le personnage.



Analyser la puissance potentiellement destructrice des images publicitaires ou "people" dans les façons de penser ou de se comporter des adolescents : rejet des personnes de forte corpulence, intolérance aux moindres défauts physiques, dictature des marques dans la mode, etc. (avec des exemples récent dans l'actualité, comme les discriminations à l'embauche perpétrées par Abercrombie & Fitch).



Parler d'autres clichés, sexistes en l'occurrence, à combattre : la boxe serait un sport supposé interdit aux filles (comme le rugby, par exemple, dans de nombreux esprits). Voir aussi les critiques, dans des temps parfois récents, envers les femmes cyclistes ou les footballeuses.

*Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet.*

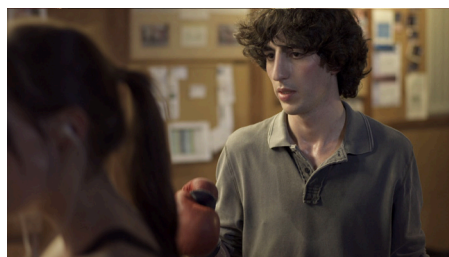
## L'AMOUR BÈGUE DE JAN CZARLEWSKI



20' / 2012 / Suisse / Ecole cantonale d'art de Lausanne

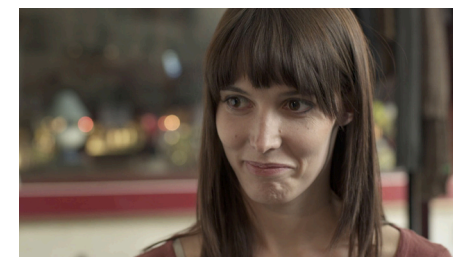
Tim a 23 ans. Il bégaié beaucoup. Pour lui, séduire une fille est un calvaire mais un jour il rencontre Victoria.





Des personnages bégayant au cinéma n'ont pas souvent été vus, sinon pour un effet comique, ou comme la marque de fabrique appuyée de certains comédiens, comme les regrettés Bourvil ou Darry Cowl à une certaine époque. Le projet de Jan Czarlewski pour son film de fin d'études de l'École de Lausanne témoigne donc d'une forte originalité, tout en prenant une dimension d'aventure humaine qui suscite d'emblée la sympathie : il a coécrit son scénario avec Olivier Duval, également interprète du personnage de Timothée, dit Tim, et qui a lui-même ce défaut d'élocution dans la vie réelle – il en connaît donc parfaitement tous les "rouages". Le réalisateur s'est pour sa part réservé dans son film le rôle du meilleur ami de Tim, Walter, qui reste un personnage secondaire et n'intervient que comme une sorte de coach, prodiguant des encouragements. Car le bégaiement, bien sûr, traduit en partie une émotion et l'enjeu du film se résume vite à la capacité de Tim à parler aux filles qui lui plaisent, en premier lieu la jolie Victoria, cette jeune boxeuse rencontrée à son club. On pressent vite que le tête-à-tête entre ces deux-là (le "first date" des comédies romantiques américaines) arrivera bientôt et constituera le clou du film : comment se déroulera-t-il ? Victoria sera-t-elle différente de ses nombreuses congénères pour qui le supposé défaut de Tim constitue un obstacle insurmontable à toute relation, même éphémère (voir la première scène du film, en discothèque) ?

La thématique s'avère passionnante à traiter d'un point de vue cinématographique car il s'agit d'un phénomène échappant totalement, dans l'absolu, à un handicap – mental ou physique – mais qui le devient d'un point de vue social et vis-à-vis de la façon dont sont établies les relations au sein du monde moderne, particulièrement sur le volet de la séduction. La parole est un vecteur amoureux majeur en Occident depuis plusieurs siècles et l'apparition au Moyen-Âge de la notion d'amour courtois. Après la littérature, le cinéma s'en est fait évidemment le témoin et l'on pense en voyant *L'amour bague* à certains cinéastes, en premier lieu François Truffaut, la scène où Tim répète devant la glace faisant référence à la même situation vécue par Antoine Doinel dans le célèbre *Baisers volés*. Il y a une notion d'identité et d'auto-persuasion de sa présence au monde dans ce geste de parler à son propre reflet en attendant de le faire pour quelqu'un d'autre, à savoir l'élue de son cœur. Notre empathie est ainsi immédiate pour le personnage de Tim, un jeune homme pétri de qualité, étudiant en physique brillant et drôle (la séquence des poissons en témoigne), que d'éprouvantes – et cruelles – frustrations peuvent guetter en raison de ce syndrome parfois inconfortable à assumer et pouvant enraciner de sérieux complexes.



La forme du "jaillissement" marque de son empreinte la narration : les paroles butent à la bouche de Tim avant d'en sortir, le sentiment amoureux apparaît au premier regard en voyant la délicieuse Victoria se démenier contre un punching-ball. Il n'est pas d'ailleurs innocent que la boxe soit la discipline qui les réunisse, puisque les gestes qui y sont attachés reposent en partie sur la fulgurance, la soudaineté, la surprise, tout en constituant un défouloir possible à Tim. Et ce, même si le dit sport entre en contraste complet avec la féminité éclatante de Victoria. Une tonalité volontiers farfelue annonce peu à peu ce que sera la scène du rendez-vous, crucial pour Tim : le processus amoureux reposant sur d'autres critères que les mots, procédant même parfois d'une certaine magie, les regards, les gestes (conscients ou non) ou l'éclat sincère d'un sourire peuvent faire chavirer. La finesse de cette séquence du café, symbole social par excellence, profite pleinement du jeu de ses deux acteurs – Olivier Duval donc, et la jeune actrice romande Camille Mermet – et touche à une grâce qu'il est inhabituel de trouver dans des œuvres d'écoles. La peinture de la fragilité masculine ramène à Truffaut et à d'autres grands cinéastes de la Nouvelle vague (on peut penser au héros du *Conte d'été* d'Éric Rohmer, chez qui c'est au contraire un flot verbal qui constituait un frein à ses possibilités amoureuses !) et constitue un antidote rassérénant au discours dominant de la société de consommation moderne et ses diktats sur l'apparence. Comme l'une de ses camarades ironisant sur ses rondeurs, Tim n'est pas le "beau gosse" costaud stéréotypé peuplant les affiches publicitaires et les magazines. Mais son esprit et son humour peuvent lui permettre d'attirer l'attention d'une jeune femme qu'il juge pour sa part "parfaite" et qui rebondit sur ce compliment avec un humour complice. L'intelligence ultime du réalisateur est de laisser le dénouement comme suspendu, achevant son film sur une note logiquement amusante et insolite.

*D'origine polonaise, Jan Czarlewski est né à Paris le 17 juin 1988. Il a étudié le cinéma à la Sorbonne, avant d'intégrer en 2010 l'École (École cantonale d'art de Lausanne), où il a réalisé la comédie Tomek (avec Sébastien Lifshitz comme superviseur), puis L'Ambassadeur & moi, dans le cadre de l'atelier documentaire de Jean Stéphane Bron, lui-même ancien étudiant de l'École. Ce film, où le réalisateur apparaît ainsi que de son père diplomate, Slawomir Czarlewski, a été primé au festival de Locarno en 2011, recevant le Léopard d'or dans la section "Pardi di domani", en compétition nationale (c'est-à-dire suisse). En France, il a été diffusé par Canal+ et présenté en festivals à Angers, Lussac et Poitiers. Le film de fin d'études de Jan Czarlewski, L'amour bague, a quant à lui été sélectionné dans de très nombreux festivals, parmi lesquels Locarno (où il reçoit un Léopard d'argent), Angers, Lille et Clermont-Ferrand.*